

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel CRETTON

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 58-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Il neigeait... derrière les fenêtres de l'infirmerie, d'où j'eus, avec quelques privilégiés, la chance de contempler un paysage enfin hivernal. Malgré les flocons serrés, on apercevait encore (et quand pourrait-on ne point l'apercevoir ?) l'imposante masse rocheuse, clôture naturelle de l'internat. Il n'y avait qu'un refuge : celui du souvenir. Refuge accueillant d'ailleurs, car, tandis que les *Echos* restaient en « hibernation », le collège, lui, vivait intensément une série d'événements dignes de passer à la postérité.

Ce fut tout d'abord une messe télévisée, qui permit à tous les télé-spectateurs d'apprécier à sa juste valeur la tenue exemplaire des collégiens : même M. le Directeur en fut flatté. Le surveillant des Moyens, sous l'œil sévère des caméras, n'osa plus bouger, et celui des Grands réussit à écourter ce jour-là la promenade de l'après-midi, pour que nous puissions assister à un documentaire sur une maladie qu'on risque justement d'attraper en fréquentant les routes goudronnées. Mais ce n'était qu'un début, car le jeudi suivant, il n'y eut pas de promenade du tout, la section étant « collée » pour dégâts de matériel plastique au pupitre lustré de l'inspecteur. Après un défilé impressionnant de présumés délinquants, on déclara le non-lieu.

Puis arriva la Saint-Nicolas : grande fête chez les Petits, qui s'ébaudirent, le soir, aux prouesses de Charlot. Les plus grands (ceux qui font semblant de ne plus y croire) furent bien étonnés de trouver sur leur oreiller un gros S. Nicolas en pain d'épice. De tous côtés, les paquets arrivaient : noix, noisettes, cacahuètes tombaient de toutes les poches, et M. le Directeur lui-même eut part à la fête en trouvant le lendemain matin une belle poignée de coquilles et de pelures d'oranges dans sa boîte à lettres. Il leva les yeux au ciel, en contradiction formelle avec le film que nous allions voir peu après : *Les hommes ne regardent pas le ciel.*

Un film auquel nous assistons tous les jours, c'est la dégringolade au réfectoire de la section dite des Grands. C'est un dessin (très) animé. Les premiers du cortège gardent un régime de descente à peu près normal. Puis, après un vide, apparaissent les « viennent-ensuite » : deux ou trois étudiants qui prennent en chasse le peloton de tête, et enfin le gros de la troupe, maintenu à grand-peine par les supporters. Tout le monde, pourtant, n'a pas encore passé... Dans un vacarme indescriptible, et avec trois bonnes minutes de retard sur l'horaire prévu, se précipite Gardaz, suivi quelquefois de Perrin, à raison de deux pas pour vingt escaliers. « Fantôme ! », s'écrient les spectateurs. « Fantôme ! » s'écria M. Gianetti, en savourant les délices d'un bon café, offert par ses plus grands enfants : ils fêtaient les quarante ans d'une surveillance jamais relâchée. Rossmann s'était chargé du compliment, les plus belles voix du collège s'étaient unies, et la fanfare elle-même, réduite à quatre éléments, interpréta brillamment un chant de basse.

C'est vrai que M. Gianetti se conserve bien, au moins aussi bien que l'embryon de chèvre, dont il entretenait la vie depuis plus de dix ans. Un jour vint où Gigon, affamé, renversa le bocal et, après douze minutes de mastication, mit fin d'un seul coup à l'expérience, et à l'existence du futur animal. Le tout avait, d'après ses dires, un goût très prononcé de formol.

Très prononcée aussi, l'odeur de cigarettes en un lieu où on les attendrait toutes, sauf celles-là. Malgré les sommations d'usage, les habitués continuèrent de jaunir le plafond : du coup, M. le Recteur décida la fermeture des locaux, jusqu'à ce qu'on les emploie à des besoins plus naturels. Les rhétoriciens et ceux de III^e commerciale se virent à leur tour privés de leur « stamm » familial, et les onze quémandeurs se heurtèrent à une fin de non-recevoir. Depuis, l'étude garde un profond silence, destiné entre autres à ne pas troubler la concentration des grands esprits, que seul, Donnet-Monnay réussit parfois à interrompre, lorsqu'il vérifie son argent de poche et la note des bains. Pour nous encourager dans cette bonne voie, on nous donna : *La loi du silence*.

Mais le clou des spectacles, ce fut, comme bien l'on pense, le théâtre du collège. Et puisque, selon le dicton, il faut taper longtemps sur le clou pour qu'il s'enfonce, il y eut sept représentations, sans compter les répétitions. Afin de ne blesser ni la modestie, ni l'amour-propre de personne, je prends la liberté de vous renvoyer, pour les mérites respectifs de chacun, aux coupures de presse y-relatives, aussi nombreuses qu'élogieuses. Qu'il me soit permis néanmoins de relever ici (comme disent les orateurs de festivals) le nom de M. Theurillat, dont le dévouement était aussi obscur que ses nuits étaient blanches, ainsi que le zèle des machinistes, qu'on ne vit apparaître (les machinistes, pas le zèle !) que pour manger, boire et dormir. Ils sont plus d'une fois « partis dans les décors », d'ailleurs fort beaux.

Quant aux acteurs, ils prirent force pastilles pour la scène, et quelques « pilules » pour la classe. De ce fait, l'infirmerie, pendant deux semaines, se trouva bondée entre les jeudis et les dimanches : là encore on jouait (au malade aussi) à guichets fermés. Pourtant, c'était au soir des représentations que les yeux des artistes brillaient d'une étrange fièvre, dans un visage qu'un maquillage délibérément hâtif laissait d'un brun indéfinissable. Cinq bonnes minutes avant le souper, on les voyait arriver au collège, visiblement gênés aux entournures d'un costume désormais civil. Leurs gestes et leurs propos continuaient d'être théâtraux, mais ils ne retrouvaient leur assurance que sur les planches, y compris celles du dortoir, qui donnaient un essor mélancolique aux rêves de leurs nuits.

Tout le monde finit quand même par profiter de ces immortelles journées : nous n'aurons jamais vu affluer au collège tant de parents, cousines, frères, sœurs et âmes-sœurs, qui s'engouffraient par rangs de quatre dans nos accueillants vestibules à la recherche d'un fils, cousin, frère, etc...

Mais sur cette scène de famille, tirons le rideau.

Michel CRETTON, rhét.